
Suzon de Terson

Félix Castan



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/baroque/324>

DOI : [10.4000/baroque.324](https://doi.org/10.4000/baroque.324)

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 1969

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Félix Castan, « Suzon de Terson », *Baroque* [En ligne], 4 | 1969, mis en ligne le 06 mai 2012, consulté le 16 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/324> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/baroque.324>

Ce document a été généré automatiquement le 16 juin 2022.

© Tous droits réservés

Suzon de Terson

Félix Castan

- 1 Sous le patronage de l'Institut d'Études Occitanes paraissait en 1968, aux éditions *Lo Libre Occitan*, un curieux ouvrage dont voici le titre et le sous-titre complets :
Poésies Diverses
de
Demoiselle Suzon de Terson
(1657-1685)
Textes français et occitans,
établis sur le seul manus-
crit connu, publié dans son
intégralité pour la première
fois, avec une notice intro-
ductive
par
Christian ANATOLE
- 2 81 poèmes écrits par une jeune fille de Puylaurens, en Albigeois, entre sa quatorzième et sa vingt-huitième année, année de sa mort.
- 3 Le gros de l'œuvre se place de 1674 à 1677, de ses dix-sept à ses vingt ans, l'âge de son mariage.
- 4 Voici donc la révélation, après trois siècles, d'une adolescente exceptionnellement douée de précocité sentimentale et d'intelligence poétique ;
- 5 Le manuscrit n'est pas de sa main, mais de la main d'un Louis Pons, « nouveau catholique zélé », consul et greffier à Puylaurens, et l'on ne sait par quel chemin il parvint chez un bouquiniste de Montauban où l'un des grands poètes occitans contemporains, Antonin Perbosc, le découvrit au début de ce siècle. Christian Anatole rappelle les péripéties qui suivirent encore, jusqu'à ce que l'édition voie le jour par ses soins : il fournit un document brut, accompagné des résultats de ses excellentes recherches d'archives, qui permettent de situer au moins l'auteur dans son milieu exact.
- 6 Fille aînée d'un avocat protestant à la Chambre de l'Édit de Languedoc créée à Castres pour juger les litiges entre papistes et huguenots, – un lettré assidu de l'Académie

fondée en 1648 par vingt bourgeois de Castres, dont Paul Pellisson, qui lui restera fidèle quand il aura pris la place que l'on sait au sein de la vie littéraire de la capitale, Suzon de Terson brilla dans les cercles poétiques comme une enfant prodige, avant d'épouser le pasteur Elie Rivals, de dix-sept ans plus âgé qu'elle.

- 7 Familles de huguenots persécutés qui préféreront l'exil à l'abjuration après la révocation de l'Édit de Nantes.
- 8 Depuis 1659, Puylaurens accueille les étudiants en théologie protestante chassés de Montauban, au nombre desquels on comptera en 1666-1669 Pierre Bayle.
- 9 Cependant, la poésie occupe surtout la tête de la jeune femme, et aux derniers jours de sa vie elle s'accusera de n'avoir pas toujours encouragé son époux dans son apostolat, de lui avoir reproché parfois de s'y consacrer au détriment de leur amour.
- 10 La violence de l'expérience du cœur revêt dans l'œuvre une forme exclusive.
- 11 L'historien des lettres se voit confronté à un problème difficile, tout d'abord, pour mettre en place cet auteur dans l'ordre historique.
- 12 Deux littératures sont en droit de se le disputer, en vertu d'un bilinguisme réellement fonctionnel, l'occitane et la française.
- 13 Dans l'un et l'autre cas on se trouve en présence d'un moment de tarissement, après une longue période d'épanouissement poétique : Suzon de Terson y fera figure d'étincelle isolée dans un grand vide. Mais il faudrait dire plus précisément en quelle manière.
- 14 Les quinze poèmes occitans constituent une œuvre bien mince : néanmoins leur ton est si net qu'on ne peut les confondre avec les autres. Ils rejoignent sans ambiguïté la ligne de la poésie occitane de cette période, par un humour de situation, un humour linguistique, une langue très orale qui dit l'acte selon les chemins les Plus directs, – comme plombs de chasse, par opposition à la ligne spéculative et grave des vers français, très écrits.
- 15 La dualité des registres linguistiques joue à plein chez cette enfant à l'oreille subtile qui entend les deux langues dans leurs divergences, la langue française produisant un chant plus intérieur et comme plus intime, la langue d'Oc caractérisant une voix plus scénique, plus stratégique.
- 16 C'est vrai, dès le premier madrigal, écrit à quinze ans :

Per qué vols tant que nos aimem ?
 Eh ! qui me respondrà que tu sias totjorn tendre ?
 Ah ! non, nos aimem pas, se podem no'n desfendre.
 Aquo's l'afar : consí poirem ?
 Pourquoi veux-tu tant que nous nous aimions ?
 Eh ! qui me répondra que tu seras toujours tendre ?
 Ah ! non, ne nous aimons pas, si nous pouvons nous en détendre.
 Voilà l'affaire, comment pourrons-nous ?
- 17 Le rôle historico-littéraire de chaque langue importe ainsi beaucoup plus que ses qualités intrinsèques.
- 18 Aspect mineur dans cet ensemble, les poèmes occitans se groupent chronologiquement au Jong des dix-septième et dix-huitième années, si l'on excepte le poème initial déjà cité, et « une *Chanson* de clôture écrite au lendemain du mariage, à vingt et un ans : fruit vert de l'adolescence. Franchise quelque peu effrontée et saveur sans artifice.

- 19 Les coordonnées réelles doivent être cherchées dans la poésie française. À quelle constellation notre poétesse doit-elle être rattachée ?
- 20 Elle est née la même année que Fontenelle (1657). Elle avance sur la voie ouverte par la Comtesse de la Suze (née en 1618), qu'on connaissait peut-être à Castres comme amie de Pellisson, par Mme Deshoulières ensuite (née en 1637), la voie d'une sincérité nouvelle et d'une simplicité passionnée. Cependant, le sentiment le plus intense ne la détourne pas de la casuistique galante, d'un langage dont elle use comme d'un admirable instrument d'analyse.
- 21 Au sein de sa génération, *stricto sensu*, le seul poète représentatif est Regnard (de deux ans plus âgé), et l'on admettra sans doute aisément qu'on puisse n'en guère tenir compte de ce point de vue. De sorte que seule cette nouvelle venue, et venue de si loin géographiquement, représenterait valablement l'inspiration poétique dans une génération de prosateurs. Pour dénombrer cette génération et en fixer l'image à grands traits, citons : La Bruyère (1645), Bayle (1647), Fénelon (1651) et les déjà nommés Regnard (1655), Fontenelle (1657), Terson (1657). La génération suivante se constituera avec des hommes des années 70 environ : Lesage (1668), l'Abbé du Bos (1670), J.-B. Rousseau (1671), Houdart de la Motte (1672), Crébillon (1674), Saint-Simon (1675)...
- 22 Faut-il cependant passer sous silence la surprenante précocité qui fait de l'œuvre de Terson une contemporaine de la maturité d'auteurs qui sont de vingt ans ses aînés, c'est-à-dire de la génération de Racine (1639), de Mme de Lafayette, de Guilleragues, de Le Petit de Chaulieu, de Mme Deshoulières, de Boileau ? Suzon constate peu après son mariage n'avoir plus rien à dire et l'on peut croire que sa mort prématurée n'a nullement interrompu une œuvre qui était terminée, n'ayant connu qu'un seul thème, l'éveil des sens et les problèmes qui en découlent au long de l'adolescence. Le madrigal LXVIII, entre autres, ne laisse aucun doute à cet égard :
- Les muses qui sont pucelles,
Voyant que je ne le suis plus,
Me sont sourdes et cruelles
Et mes soins pour rimer sont déjà superflus !
Mais je me moque d'elles
Et de leurs sons harmonieux.
Qu'ai-je affaire aujourd'hui du langage des dieux,
Depuis que mon Tircis, l'honneur de ce bocage
S'unit avecque moi d'un lien éternel ?
Il m'apprit un autre langage
Et plus doux et plus naturel.
- 23 Ainsi en quatre années particulièrement fécondes, sous forme d'élégies, de chansons, de madrigaux, de stances, de fables, éclate en un texte bref et lucide un constat expérimental qui dépasse l'intérêt personnel et découvre la racine commune aux passions qui ont obsédé quelques-uns des plus notoires auteurs de cette fin de siècle poétique, Racine, Guilleragues, Lafayette, Deshoulières, il fallait qu'une adolescente réponde en écho exactement synchronisé, du fond de son Languedoc et sans rompre son appartenance à la génération montante, qu'elle mette le point final à cette traînée de flamme, à ce chant du cygne de la poésie française qui ne ressuscitera vraiment qu'après un sommeil de cent ans.
- 24 Elle fait sonner une note originale, grêle et forte, fraîche, d'une authenticité étrangère aux ordinaires ambitions littéraires.

- 25 Nous voudrions tenter de caractériser sommairement sa signification, au nom de catégories qui semblent indispensables à une compréhension correcte.
- 26 Notons auparavant un certain clivage Nord/Sud qui apparaît assez distinctement, séparant sa génération en deux groupes : La Bruyère-Regnard-Fontenelle et Bayle-Fénelon-Terson. D'une part une raison acide et tranchante, un peu cérébrale, un point de vue d'auteur inébranlablement fixé au zénith de la pensée, de l'autre un esprit d'analyse insaisissable, constamment en devenir, au long de l'expérience intime nuancée de méandres et de mystérieuses complexités.
- 27 La génération antérieure, celle de Racine, appartenait presque intégralement à la France du Nord : seul Guilleragues y représentait un apport méridional, - beaucoup plus décisif dans la génération qui nous intéresse, véritablement bi-partite... L'exercice d'une pensée liée au support psychologique nous semble, en 1970, mériter l'attention la plus grande.
- 28 Quelles sont chez Suzon de Terson les étapes ? Son lexique, sa phraséologie restent à peu près inchangés de bout en bout. Ils appartiennent au langage galant longuement poli dans les salons : préciosité, dit Christian Anatole. Qualification pleine d'ambiguïté et de toute manière trop simple. Nous l'accepterions tout au plus pour les premières gammes, c'est-à-dire les dix-sept premiers poèmes de l'édition.
- 29 Mais comment la conserver pour un poème comme celui-ci (n° XVIII. 1674. 17 ans), qui tout-à-coup plonge à un niveau profond de vérité, excluant la gratuité des jeux de société, sinon pour mettre en valeur (en scène) une investigation psychologique méthodique et originale :

Fierté en songe

Refermez-vous mes yeux, je hais trop la lumière,
 Elle dissipe mes erreurs.
 Ah ! quel plaisir d'être un peu fière !
 Que le sommeil, la nuit, m'a prêté de rigueurs !
 Ma tendresse avec moi s'était toute endormie.
 Je négligeais Tyrcis, je voulais le bannir.
 Aimable illusion ! Charmante rêverie !
 Pour ma gloire, jamais, vous ne deviez finir.
 J'ai vu sans m'émouvoir mon Tyrcis triste et sombre ;
 Mais, lorsqu'on ne combat qu'une ombre,
 Qu'il est aisé de résister !
 Aussitôt qu'à mes yeux le jour s'est fait paraître,
 Fierté, rigueur, tout s'est évanoui.
 Ce n'est qu'un songe, hélas ! j'eusse dû le connaître.
 Pouvait-il être vrai que Tyrcis fut haï ?

- 30 Il paraît particulièrement intéressant d'observer, dans le cours chronologique de l'œuvre entière, des variations, des ruptures de ton ou d'intentionnalité, sans que soient mises en cause sa thématique ni sa phraséologie fondamentale, issues dès l'origine de la tradition galante et coquette, selon la distinction bien établie par M. Antoine Adam. Ainsi peut-on repérer, par-delà des apparences permanentes, les pulsations, les rythmes expressifs, bref les modèles irréductibles qui fondent essentiellement les catégories de classicisme ou de baroque, par exemple. À la poésie d'« esprit » des dix-sept premiers poèmes, dans laquelle excelle à quinze ans une trop habile apprentie, succède une poésie de son évidemment classique, plein et insistant, lorsqu'elle prend au sérieux la jonglerie sentimentale dont elle s'est rendue maîtresse.

- 31 Citons encore cette courte élégie classique, dont les vers construits d'un seul tenant, sans couture, s'imposent chacun comme un concept distinct, et dont l'intense vibration émotive et charnelle n'est pas sans rappeler le haut exemple racinien (XXIV. 1674. 17 ans).

Tendre délicatesse

Tircis n'a point pour moi ces doux empressements
 Dont un grand amour rend capable.
 Son cœur trop paresseux néglige cent moments.
 Cependant je le trouve aimable,
 Je souffre de lui voir de si tranquilles feux.
 S'il devenait ingrat, parjure,
 Traître, perfide, à la bonne heure,
 Mon cœur en se vengeant du moins serait heureux.
 Mais hélas ! ce Berger ne commet d'autre crime
 Que de ne m'aimer pas avec assez d'ardeur.
 J'ai toute sa tendresse et toute son estime,
 Mais ce n'est pas assez pour faire mon bonheur,
 Et c'est trop pour pouvoir le bannir de mon cœur.
 Je voudrais qu'il brûlât d'une plus vive flamme,
 Qu'un seul de mes regards lui causât cent transports,
 Je voudrais qu'il sentît dans l'âme
 Pour un soin négligé mille cuisants remords.
 Je voudrais qu'il se fit une tendre habitude
 De ne point regarder d'autres yeux que les miens.
 Je voudrais que sans moi tout plein d'inquiétude
 Il souffrît au milieu des plus doux entretiens.
 Je voudrais que son cœur plein de délicatesse
 Pour le moindre rival eût toujours de l'effroi,
 Qu'il m'accusât toujours de trop peu de tendresse,
 Je voudrais en un mot qu'il aimât comme moi !

- 32 Il y a saisie de pulsions contradictoirement vécues dans une intention purement logique.
- 33 La structure est linéaire, et tend à détruire, à éliminer la contradiction, à en identifier les deux pôles (et l'un des deux amants à l'autre).
- 34 En revanche, comment lire cette autre élégie dont la structure est balancement, alternance, dans le détail rythmique comme dans le cheminement sentimental (LXII. 1677. 20 ans) ?

Élégie

J'ai pu bannir Tircis, et Tircis m'aime encore.
 Tout malheureux qu'il est, il me cherche, il m'adore,
 Et loin de se venger d'un cruel traitement,
 Il redouble ses feux de moment en moment.
 De tant d'amour, hélas ! Pourrai-je me défendre,
 Moi qui pour ce Berger me trouve encor si tendre,
 Moi dont le cœur d'abord propice à tous ses vœux
 Pour le croire et l'aimer n'attendit que ses feux ?
 De ses moindres regards mon âme fut charmée,
 Mais que je goûtai peu la douceur d'être aimée !
 D'un feu qui me plaisait ma raison se fit peur
 Et ma gloire aussitôt en fit honte à mon cœur.
 Ce cœur dans ce moment se trouva si coupable
 Qu'il voulut fuir d'abord ce Berger trop aimable.
 Mais le moyen de fuir ce qui plaît à nos yeux ?

Il fallut pour toujours le bannir de ces lieux.
 Depuis ce triste jour ma gloire est satisfaite,
 Elle se tait enfin, mais sa langueur secrète
 Et l'exil d'un amant me disent tour à tour
 Que je fais tout pour elle et rien pour mon amour.
 Un nouveau feu pour lors s'excite dans mon âme
 Et trace de Tircis le malheur et la flamme.
 Je crois voir ce Berger triste, prêt à mourir,
 Me reprocher les maux ,que lui fais souffrir.
 Ah ! que dans ces moments mon âme se déchire !
 Que ne m'aime-t-il moins ! hélas ! le puis-je dire ?
 Triste et bizarre effet d'une tendre pitié,
 Je voudrais de ses feux éteindre la moitié.
 Il m'aime, il souffre ; hélas ! ce souvenir me tue.
 Devais-je pour toujours le bannir de ma vue ?
 ...Pourquoi, trop faible cœur, formes-tu des desseins
 Que l'amour rend toujours inutiles et vains ?
 Ne vaudrait-il pas mieux qu'encor dans nos bocages
 A l'abri des fâcheux, sous nos charmants feuillages,
 Tircis goûtât encor mille innocents plaisirs,
 Et fût le seul témoin de mes tendres soupirs ?
 Ah ! s'il y revenait... Cette seule pensée
 De mille nouveaux traits a mon âme blessée.
 Tout mon cœur s'attendrit d'un espoir si charmant,
 Je ne vois que Tircis dans ce tendre moment.
 Reviens dans nos hameaux, reviens, amant fidèle,
 La gloire t'en bannit, mais l'amour t'y rappelle.
 Ecoute cette voix si douce pour mon cœur,
 Viens me jurer enfin une éternelle ardeur.
 Si ma gloire pourtant s'oppose à ma tendresse
 Et me reproche encor l'excès de ma faiblesse,
 Vois, Tircis, vois l'état de ce cœur malheureux.
 Te voir et puis mourir, c'est tout ce que je veux.

- 35 Poème tout entier à la gloire de la dialectique des sentiments, dont la bipolarité est ressentie comme une vertu, nécessaire au progrès de la pensée et de l'être. C'est le début d'une autre phase de recherche, non moins lucide : l'amour est conçu comme une force qui dévie constamment, qui va où elle ne veut pas aller, dérouté la froide volonté. Anti-cartésien. Davantage, la dialectique de l'amour et de la gloire traverse le moi, qui n'existe que par elle (Écoute cette voix si douce pour mon cœur) : il n'existe enfin qu'en tant qu'acte et que volonté, au dernier vers, et quand voir et mourir en fondent la légitimité contradictoire.
- 36 On n'y trouve aucune imagerie, ni de lourdes accumulations. Les mots y sont prévus, leurs rencontres presque banales, sans vains scintillements formels, sans « merveille », sans manie d'étonner, sans vertige même... Mais une démarche aussi nettement anti-classique ne porte-t-elle pas la marque du baroque ?
- 37 La poétique de Suzon de Terson, après être passée de la préciosité au classicisme, entre avec ce poème (et s'achèvera) dans une phase subtilement baroque, - si l'on veut bien accorder au terme une valeur non superficielle, une valeur structurale.
- 38 Peut-être l'admettra-t-on surtout des *Stances chrétiennes* écrites peu avant sa mort (LXXIX. 1683. 26 ans) :

- 39 Depuis qu'un mal cruel m'agite et me tourmente,
Je meurs presque en vivant. Chacun plaint ma langueur.
Trop faible pour mes maux, mon cœur s'en épouvante
Et craint de succomber sous sa vive douleur.
.....
- 40 Misérable mortel, dans ton aveugle envie,
Tu meurs cent fois le jour et tu crains de mourir !
Hélas ! de quoi te sert la vie
Si tu ne vis que pour souffrir ?
.....
- 41 Mon corps souffre, il est vrai, mille douleurs cruelles !
Mais mon âme s'élève au moment qu'il s'abat,
Et mon Dieu me fait voir dans un si triste état
Mille délices éternelles.
- 42 Le thème du néant et de la souffrance bienfaitrice ajoute un son familier de bonne tradition baroque.
- 43 Le classique sent la contradiction comme une faute et un scandale, le baroque la sent comme une vérité vitale, une promesse d'être. Pour lui, chaque événement du cœur engendre son contraire : la résolution des contradictions n'abolit point les termes antagonistes, mais les concilie en les dépassant.
- 44 À cette esthétique qui est aussi une morale se convertit à vingt ans une languedocienne tournée vers l'authentique et le positif, dont l'esprit baigne dans un quotidien tout imprégné d'inspirations baroques, ainsi qu'en témoigne abondamment l'art méridional de cette époque, – mentionnons en référence un sculpteur, Marc Arcis (1652), un peintre, Rigaud (1659), un musicien, Campra (1660), contrepartie contemporaine de ces représentants classiques de la France du Nord, de Paris tout au moins, Hardouin-Mansart (1646), Largillière (1656), Lalande (1657) (la présence souveraine d'Hardouin-Mansart comme, si l'on veut, du Maréchal de Villars, permet d'écarter à leur sujet la notion de génération intermédiaire et de transition, il s'agit plutôt d'une clôture, avant une nouvelle poussée de sève suivant d'autres canaux, ou d'une génération pivot).
- 45 Mais le plus curieux réside peut-être dans une période médiane, inaugurée par le poème suivant :
- Stances irrégulières*
Quand pourrons-nous tranquillement
Nous voir, nous aimer, nous le dire ?
Jamais, hélas ! jamais. Quel rigoureux martyr
Pour deux cœurs que l'amour unit étroitement !
Ne pourrons-nous jamais .dans une paix profonde
Abandonner nos cœurs à leurs plus tendres feux ?
Ne pourrons-nous jamais, loin du bruit et du monde,
Ne vivre que pour nous, nous voir toujours heureux ?
Eh ! que nous sert hélas ! cette ardeur douce et tendre
Qui nous consume nuit et jour,
S'il faut toujours nous fuir et toujours nous défendre
Contre le doux penchant d'un innocent amour ?
Quand l'amour nous unit, le destin nous sépare
Et contre un tel destin nos cœurs ne peuvent rien.
O Ciel ! par quelle loi rigoureuse et barbare
Séparez-vous deux cœurs qu'amour unit si bien ?

Grands Dieux, soyez touchés d'un si cruel martyr,
 Adoucissez les lois et les destins pour nous.
 Si nous pouvons nous voir, nous aimer, nous le dire,
 Nous sommes plus heureux que vous.
 (XXXVII)

- 46 On y remarque dans chaque phrase, et de bout en bout, un mouvement expansionnel, un progrès dans le sens de l'intimité et un élargissement ininterrompu du sentiment spatial.
- 47 Le principe de contradiction est ici utilisé à d'autres fins. Chose du destin, extérieure, inévitable : pour la comprendre et l'assimiler, l'esprit se dilate et ne cesse de se surpasser lui-même, dominant même les Dieux dans la poursuite d'une plénitude et d'une totalité.
- 48 N'est-ce pas là décrire une démarche infinie, une démarche en quelque sorte romantique avant la lettre ?
- 49 Du poème XXXVII au poème LXI, ce sont, en directions diverses, des explosions émues, des violences, des cris, des déchirements qui laissent entrevoir la source intransigeante de la passion.
- 50 Dira-t-on anachronique le poison romantique de ce madrigal assez obscur ?

Je te perds, tu me perds et cependant notre âme
 Voudrait à tous moments brûler de plus de feux.
 Pourquoi nous attendrir, pourquoi croître une flamme
 Qui nous consumera tous deux ?
 Se voir, s'aimer, quelle imprudence !
 Hé ! que faisons-nous, malheureux ?
 Nous buvons à longs traits un poison dangereux
 Dont nous mourrons tous deux après un jour d'absence.
 (liv. 1676. 19 ans)

Est-il d'ailleurs voix plus proche que celle de ces trances juvéniles ?

- 51 Nous concluons que l'expérience d'amour, issue de la préciosité, passe chez Suzon de Terson par trois phases, de coloration successivement

classique	XVIII-XXXVI	17 ans-18 ans
romantique	XXXVII-LXI	18 ans-20 ans
baroque	LXII-LXXXI	20 ans-26 ans

- 52 Poursuite entêtée de la vérité d'amour et de ses formes efficaces d'insertion sociale. Merveilleuse puberté... Ajoutons la période précieuse initiale et le côté occitan de l'expression, et nous dénombrons cinq faces, les cinq faces de la pulsion d'érotisme naissant, retournée sur son gril poétique.
- 53 Les poèmes occitans participent aussi, quoique d'une autre manière, de la chimie baroque des contraires. Il s'agit d'actes plutôt que de sentiments :

Diluns ven lo meu fringaire.
 Diluns quita sos valons.
 Ailas ! cons ! poirian faire
 Per acorchar'ls autres jorns ?
 Aquestis jorns, ieu languis si,

Paura ! que no'n podi pus.
 Se sens morir los sofrissi,
 Es que men an al diluns.
 (XIX. 1674. 17 ans)

*Lundi vient mon amoureux.
 Lundi il laisse ses vallons.
 Hélas ! comment pourrait-on taire
 Pour raccourcir les autres jours ?
 Ces jours-là, je me morfonds,
 Pauvrette, à n'en pouvoir plus.
 Si sans mourir je les supporte,
 C'est qu'ils mènent au lundi.*

54 Ces actions opposées s'appellent et combinent leurs effets... On devine un brin de fille qui sait ce qu'elle veut. Et qui peut-être n'est pas pour autant étrangère aux soucis propres à son milieu, aux inquiétudes d'une communauté religieuse sur la défensive, car elle ne semble pas avoir été d'une nature à se désengager. À moins que sa double aventure amoureuse et poétique n'ait longtemps suffi à occuper ses jeunes forces morales, comme l'élégie LXXV semble le suggérer.

55 Cette belle plante printanière si vite séchée ; semblait avoir trouvé un terrain propice dans le mariage. Pourtant des énigmes subsistent : elle avait vingt et un ans, et écrivait quelques purs poèmes conjugaux (Quelle douceur d'aimer et d'être aimée / Quand on peut sans rougir parler de tous ses feux... LXVII), mais dans le manuscrit une feuille a été arrachée, et nous ne saurons jamais la fin d'un Caprice qui commençait ainsi :

*L'on me donne un époux qui peut plaire et qui m'aime,
 Mais hélas ! fût-il plus charmant,
 Un époux n'est pas un amant !
 Quoi que son ardeur soit extrême.
 Aimera-t-il jamais comme Tircis aimait ?
 (LXX)*

56 Nous ne connaissons pas non plus le début d'un long dialogue entre Amarante qui proclame hautement sa quiétude auprès d'un mari dont elle est adorée et Aminte qui argumente contre toute chaîne et tout renoncement, et fait l'éloge de l'inconstance :

*Que faire en cet état, abandonnée, errante,
 Seule sans nul secours, le cœur plein de soucis,
 Que peux-tu faire alors si tu n'as que Tircis ?
 (LXXI)*

57 Par-delà l'anecdote biographique, on comprendra l'intérêt qui s'attache à l'expérience vécue au nom d'exigences poétiques rigoureuses. Du jeu galant dérive l'exploration méthodique des conditions fondamentales de l'amour : une lecture attentive semble bien prouver l'unité de l'œuvre et son achèvement naturel dans le cadre du mariage, pleinement accepté comme un couronnement, comme l'accès à un niveau supérieur, l'épanouissement de l'ordre d'amour, après les incertitudes de l'adolescence, un fleurissement nourri de toutes les sèves antérieures, conclusion non réductrice, nouvel essor.

C'est l'enseignement sans fioriture de Suzon de Terson.

58 On voudrait mettre quelques noms concrets derrière les noms de bergers, Daphnis, Clidamis : et surtout derrière le nom de Tircis qui apparaît en 1673 (16 ans) et se maintiendra jusqu'au bout. Est-ce Elie Rivals, son mari, comme on peut le supposer ?

- 59 Il ne paraît pas possible de considérer ces noms comme interchangeables, sans référence à des êtres réels.
Quel rôle d'ailleurs a pu jouer ce copiste lui-même, nommé Pons ?
- 60 On saisirait plus sûrement la complexité et l'architecture d'une œuvre personnelle s'il en fut, quoique de valeur générale, si ces points étaient élucidés.
- 61 Louons Christian Anatole d'avoir porté à la lumière une œuvre mineure peut-être, mais qui se distingue par l'élévation morale, et par la simplicité, la franchise du sentiment.
- 62 C'est dans sa phase « baroque » et non dans sa phase « classique » qu'elle trouve un équilibre vital : il faut donc se garder des idées superficielles et systématiques... Elle apporte une note de profonde vérité en cette date critique de la poésie française, et représente dans son pays même un fugitif et éclatant accomplissement, à la rencontre de deux littératures, – bien au-dessus de son ambitieux compatriote toulousain du même âge, Jean Calbert de Campistron (1656).
-

AUTEUR

FÉLIX CASTAN

Montauban